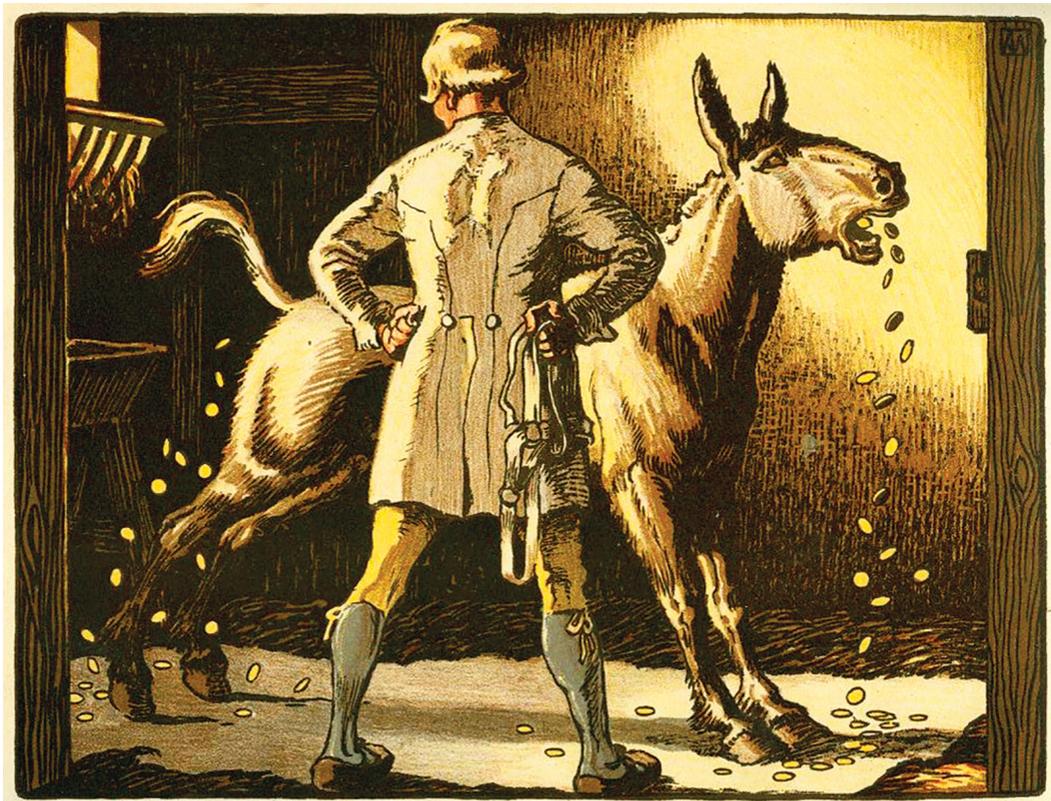


De l'or à foison

L'argent dans les contes de Grimm

PAR CORONA SCHMIELE

S'il est un domaine littéraire où l'argent n'est pas un tabou, c'est bien le conte ! Corona Schmiele a repris ceux des frères Grimm pour en soupeser la fortune et, pour un peu, nous ferait croire que les deux collecteurs méritent une place de choix dans le panthéon des néolibéraux décomplexés. Une façon bien peu conventionnelle mais très réjouissante de relire quelques contes qui valent leur pesant d'or...





Corona Schmiele est née à Darmstadt en Allemagne, elle a fait des études de germanistique, littérature française et littérature comparée et une thèse de doctorat sur le lyrisme de Gottfried Benn à l'université de Mayence en 1981. Depuis 1989, sa carrière s'est déroulée en France, à l'université de Caen-Basse Normandie (département d'études germaniques qu'elle a dirigé de 2008 à 2012.). Auteure de nombreuses publications, notamment sur Gottfried Benn, Kafka, Musil, Trakl, Elfriede Jelinek et les frères Grimm.

Si le b.a.-ba des bonnes manières était de ne surtout pas parler d'argent, les frères Grimm sont à ce titre parfaitement mal élevés. Car on en parle beaucoup, dans leurs contes, présentés pourtant par les auteurs eux-mêmes comme un *Erziehungsbuch*, un livre d'éducation. On peut s'en étonner, mais il en est ainsi : le sujet n'est pas tabou et les auteurs assument sans gêne le rôle qu'il y joue. Contre toute attente, l'argent dans les *Contes de l'enfance et du foyer* ne sent pas mauvais, n'est nullement vil, est au contraire une merveille, un don du Ciel même à l'occasion : les étoiles tombées du firmament, dans «L'Argent du Ciel» («Die Sterntaler»), se transforment en étincelantes pièces d'argent, en «Sterntaler» qui, à l'époque des Grimm, sont une monnaie en cours dans leur région.

À la réflexion, comment pourrait-il en être autrement, comment pourrait-on mépriser l'argent dans un monde où, comme dans «Jeannot et Margot», il arrive que des parents abandonnent leurs enfants parce qu'ils n'ont pas de quoi les nourrir?

À défaut de monnaie céleste, l'argent de provenance démoniaque peut aussi faire l'affaire. Voyez encore «Jeannot et Margot» : loin d'en vouloir à leur père, qui les a fait se perdre dans la forêt, les enfants n'ont qu'une idée en tête, revenir au foyer et combler de richesses celui qui les a abandonnés. Ainsi se résolvent tous les problèmes : les enfants reviennent avec le magot de la sorcière et tout rentre dans l'ordre. Peu importe la provenance douteuse du butin. Ciel ou Enfer, Dieu ou Diable : manifestement, il n'y a pas d'argent sale. Dans «L'Homme à la peau d'ours», c'est encore du Diable que vient l'argent, et il fait néanmoins le bonheur du personnage ; l'avoir accepté ne nuit aucunement à son salut éternel.

Non seulement l'argent n'est pas sale, mais il arrive que l'ordure elle-même se transmue en or pur : dans «Le Frère noirci du Diable», la musette remplie de balayures, que le Diable donne au pauvre soldat en guise de salaire pour sept ans de service, se transforme en une bourse remplie de pièces d'or, inépuisable. Curieusement, plus on en dépense, plus il y en a ! On le dépense à pleines mains et il y en a toujours. Peut-être même parce qu'on le dépense à pleines mains ? Le Frère Loustic ne déclare-t-il pas : «L'argent est fait pour être dépensé» ? On croirait entendre Sacha Guitry, dans les *Mémoires d'un tricheur* : «Être riche, [...] ce n'est pas avoir de l'argent - c'est en dépenser. L'argent n'a de valeur que quand il sort de votre poche». Plagiat par anticipation ? En tout cas, le Frère Loustic jette l'argent gaiement par les fenêtres, le dilapide voluptueusement, sans que le récit lui donne tort. Aucun blâme n'est prononcé à son égard, au contraire : le Frère Loustic finit par entrer au Ciel. Dans l'ensemble, les dépensiers sont récompensés et les accumulateurs de richesses n'ont pas le beau rôle. Voyez le roi dans l'histoire du «Diable et les trois cheveux d'or» ou le riche dans «Le Pauvre et le riche». C'est quand on l'enferme que l'argent ne sent pas bon. Il doit bouger, sinon il perd son éclat et celui qui le possède reste pauvre. Enfermé dans un coffre, c'est un cadavre.

Qu'en est-il de l'argent que l'on a gagné à la sueur de son front ? Eh bien, il ne vaut pas un clou. Il fond comme neige au soleil. Les économies du pauvre bûcheron dans «L'Esprit dans la bouteille» sont consommées en un clin d'œil, alors que la richesse du fils, récompense offerte par l'esprit qu'il a

←
«Petite-table-sois-mise, l'âne-à-l'or et gourdin-sors-du-sac», lithographie de K.A. Wilke, Wiener Künstler-Bilderbücher, 1925.

Si le travail rend laid, en revanche, la beauté ou l'amabilité (ce qui est la même chose) peut rendre riche à l'occasion. Voyez Cendrillon.

délivré de la bouteille où il était enfermé, est inépuisable. L'argent gagné et économisé péniblement garde de sa provenance toute la lourdeur. Jean la Chance, dans le conte du même nom, croule sous sa grosse boule d'or, qui représente, elle aussi, le salaire de sept ans de bons et loyaux services ; elle lui « pèse bougrement » et le lecteur approuve tout à fait qu'il s'en débarrasse au profit d'un cheval qui lui procure, même si ce n'est que pour un bref instant, une sensation d'apesanteur, une légèreté d'oiseau ; il partage le soulagement à chaque fois croissant de Jean, lorsqu'il échange le cheval contre une vache, puis la vache contre un cochon, le cochon contre une oie, pour se retrouver enfin avec une meule de rémouleur, qui finit par chance par tomber dans un puits. Jean gagne à chaque étape, cela ne fait aucun doute pour le lecteur (du moins enfantin), il n'est nullement le dindon de la farce que veulent y voir les cuistres, ni un saint homme donnant un exemple édifiant d'abnégation. Jean est un joyeux jouisseur, avec la face cachée de mélancolie et d'insatisfaction qui va avec ce profil. Il est blâmable aux yeux de la raison, peut-être, mais quel poids peut avoir ce blâme face au bonheur du personnage ?

On peut aussi être pauvre tout en étant riche, comme la Demoiselle d'or, dans « Dame Holle », qui se trouve récompensée de ses fidèles services par de l'or liquide qui se déverse sur elle et la couvre des pieds à la tête. Comment va-t-elle faire pour bouger, pour respirer ? Son sort laisse rêveur, le lecteur ne voudrait pas être à sa place et aucun prince charmant ne s'intéresse à la belle.

Ce n'est point le travail qui enrichit. Le constat peut paraître étrange, mais voyez « Le Vaillant petit tailleur » : l'humble artisan abandonne son métier pour entamer une carrière de chevalier d'industrie, et c'est ainsi qu'il devient riche. Dans « Les Trois fileuses » une mère punit sa fille, qui ne veut pas travailler ; la fille crie sous les coups, à faire trembler les murs. Juste à ce moment, la reine vient à passer et s'enquiert des raisons du vacarme. La mère, honteuse, invente un mensonge : elle vante le zèle de sa fille au rouet, si insatiable, dit-elle, qu'elle ne peut pas lui fournir assez de lin pour l'assouvir. La reine fait son petit calcul et décide de marier la belle avec son fils. Mais la jeune fille doit d'abord faire ses preuves et filer en une nuit le lin qui remplit trois pièces jusqu'au plafond. Et là, le Ciel soit loué, trois femmes, affreusement laides, se présentent et proposent à la jeune fille de se charger de la corvée, en échange d'une place d'honneur au banquet de mariage. La jeune fille accepte ; les fileuses filent, la jeune fille épouse son prince et tient sa promesse. Mais le prince s'offusque de ces invitées disgracieuses et lorsque les fileuses expliquent que leurs déformations physiques sont dues au travail de filage, le prince interdit à sa femme de jamais toucher à un rouet. Voilà que le bonheur est parfait, ils peuvent vivre dans le luxe et la volupté.

Si le travail rend laid, en revanche, la beauté ou l'amabilité (ce qui est la même chose) peut rendre riche à l'occasion. Voyez Cendrillon, ou encore la jeune fille dans « Les Trois petits hommes dans la forêt » : les lutins la récompensent de sa gentillesse par une qualité que nous aimerions tous avoir : à chaque parole prononcée, une pièce d'or lui tombe de la bouche. Le motif littéraire, hélas, est plus répandu que le don lui-même.

→
 Grimms Märchen: «Die Sterntaler»,
 ill. Ludwig Richter, 1862.



↓
 Les Trois petits hommes dans la forêt,
 ill. Rackham, 1812.



↓
 Frau Holle, ill. Rie Cramer, 1924.





↑
Grigredinmenufretin, ill. Paul
O. Zelinsky, Gautier-Languereau.
NDLR: autre titre en français
d'« Outroupistache ».

L'argent, comme l'amour, on peut le voler, on peut le recevoir en cadeau, mais il se ternit un peu quand on le « mérite ». « Ce que je désire, m'appartient », dit le beau et riche Maître voleur dans le conte du même titre, et le lecteur initié est prêt à faire sienne cette devise.

Si l'argent est, incontestablement, une merveille, on peut aussi s'en passer, ou même le refuser au profit d'autre chose. De quoi ? Ce n'est pas toujours précisé. Dans « La Sacoche, le vieux chapeau et la petite trompette », celui de trois frères qui devient roi (c'est-à-dire riche) à la fin est justement celui qui voulait « plus » que l'or et l'argent. Ce n'est pas le détachement qui motive son refus, mais une exigence plus grande. Mais l'idéal, c'est d'en avoir toujours plein les poches. Dans « Petite-table-sois-mise, l'âne-à-l'or et gourdin-sors-du-sac », lorsqu'on a besoin d'argent, il suffit de dire à l'âne « Briquelebrutte » et voilà qu'il « fait des pièces d'or par-derrière et par-devant ». Ce motif fait subodorer une chose essentielle : l'argent doit avoir un lien avec le vivant. Soit qu'il en sorte, comme un fruit (ou, en l'occurrence, un crottin) soit qu'il s'y transforme. Dans l'idéal, les deux. « Quelque chose de vivant m'est plus cher que tous les trésors du monde », dit Outroupistache dans le conte éponyme et il refuse toutes les richesses que la jeune reine lui propose, pour avoir son enfant, conformément à l'accord conclu, lorsqu'il lui a accordé son aide pour transformer la paille en or.

Nous voilà devant une opposition qui parcourt l'univers des contes de Grimm. « Hab und Gut » (« or et argent ») rime avec « Fleisch und Blut » (« chair et sang »). Ainsi dans « La Fauvette-qui-saute-et-qui-chante ». L'argent doit avoir un lien avec le vivant pour avoir de la valeur. La paille transformée en or par Outroupistache en est l'emblème : si le lutin a si peu de mal à opérer cette transformation, c'est que la paille, avant d'être engrangée et de servir de litière aux cochons, est elle-même de l'or vivant, elle brille, sous le soleil, d'un éclat singulier, dont tout le monde, pauvre ou riche, peut jouir. ●

Si l'argent est, incontestablement, une merveille, on peut aussi s'en passer, ou même le refuser au profit d'autre chose. [...] Mais l'idéal, c'est d'en avoir toujours plein les poches.

Les titres et la plupart des citations sont tirés de la traduction des *Kinder-und Hausmärchen* (KHM) par Armel Guerne (Paris, Flammarion, 1967, J. et W. Grimm, *Les Contes*). Le tableau ci-dessous donne la correspondance avec leur numéro KHM, qui permet facilement de trouver leur équivalent dans d'autres éditions, et avec les titres allemands.

Titre français dans la traduction d'Armel Guerne	Numéro KHM	Titre allemand
L'Argent du Ciel	KHM 153	Die Sterntaler
Jeannot et Margot	KHM 15	Hänsel und Gretel
L'Homme à la peau d'ours	KHM 101	Der Bärenhäuter
Le Frère noirci du Diable	KHM 100	Des Teufels rußiger Bruder
Frère Loustic	KHM 81	Brüder Lustig
Le Pauvre et le riche	KHM 87	Der Arme und der Reiche
Le Diable et les trois cheveux d'or	KHM 29	Der Teufel mit den drei goldenen Haaren
L'Esprit dans la bouteille	KHM 99	Der Geist in der Flasche
Jean la Chance	KHM 83	Hans im Glück
Les Trois fileuses	KHM 14	Die drei Spinnerinnen
Les Trois petits hommes dans la forêt	KHM 13	Die drei Männlein im Walde
Le Maître voleur	KHM 192	Der Meisterdieb
La Sacoche, le vieux chapeau et la petite trompette	KHM 54	Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein
Petite-table-sois-mise, l'âne-à-l'or et gourdin-sors-du-sac	KHM 36	Tischchen deck dich, Goldesel und Knüppel aus dem Sack
Outroupistache	KHM 55	Rumpelstilzchen
La Fauvette-qui-saute-et-qui-chante	KHM 88	Das singende springende Löweneckerchen